

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

PRO · CHRISŒ · SVMPŒISŒIS · SPIRITVALIS · MILITIAE

Décembre 1873.

No. 3.

GRATVLA MV · IMPENSISIME · VOBIS · DILECTI · FILII · QUI · POSITO · GLADIO · QVET ·

SACRA · MEND · V · D · ET · ARMA · LV · CIS · AC · JVS · ET · I · TIA · FOR · TI · ET · ER · RE · TI · IN · CR · E · CON · T · EN · DI · S ·



LEŒŒRE · LAŒINE · DE · PIE · IX · A · L'VNION · ALLEŒ · 25 · JAN · 1873.

AVIS DE L'ADMINISTRATION.

Le " Bulletin " est mensuel.--Le jour de publication est fixé au 25 de chaque mois.
L'abonnement est annuel et strictement payable d'avance :

Pour le Canada.....	\$1.00
Pour les Etats-Unis.....	1.50 (en or)
Pour l'Etranger.....	2.00 (en or)

Prière d'adresser franc de port, tout ce qui regarde l'administration du journal, à Adolphe Ouimet, Editeur-Propriétaire du " Bulletin de l'Union-Allet, " Montréal, 22, Rue St. Gabriel.

ANNONCES.

LEON DESCARRIES

EPICIER

675, RUE ST. JOSEPH, 675.

Informe ses anciens compagnons d'armes qu'il a eu main un assortiment complet d'Épiceries, et sollicite un petit encouragement de la part du Zouzou.

ST. MICHAEL'S ASSOCIATION
FOR THE RELIEF OF PONTIFICAL
ZOUAVES

PRESENTLY UNDER ARMS IN SPAIN

*And Wherever, in the Future, they may be Fighting for the Holy
Father, and for the Liberties of the Church.*

EXECUTIVE COMMITTEE IN NEW YORK

JOHN D. KEILEY, JR., *Chairman.*JOHN McANERNEY, JR., *Recording Secretary.*HAROLD HENWOOD, *Corresponding Secretary.*PATRICK FARRELLY, *Treasurer.*

The object of this Association is to afford aid to the wounded, or otherwise suffering, Pontifical Zouaves, and other Crusaders, who now are, or may hereafter be, in arms, under lawful authority, fighting for the liberties of the Pope, and of the Catholic Church.

Contributions, large or small, given as marks of sympathy for these armed Champions of Religion, will be gratefully received, and acknowledged, publicly or privately, according to request. They may be addressed to any of the Members of the Committee at

LOCK BOX 487, NEW-YORK CITY.

F. X. LEFEBVRE

Marchand de Chaussures et de Machines à Coudre

LAPRAIRIE.

AVIS AUX ABONNES.

Les personnes qui ont renvoyé le second numéro du " Bulletin " sont priées de vouloir bien nous renvoyer le premier numéro.

Nous avertissons aussi toutes les personnes qui ont reçu le premier et le second numéro, que leur nom étant entré dans nos livres, et qu'un laps de temps de quatre mois s'étant écoulé depuis la publication du premier numéro, nous ne recevrons pas le renvoi du troisième numéro sans en recevoir le montant d'une piastre, prix de l'abonnement d'un an.

Cette condition est de rigueur et aucune exception n'y sera faite.

Naissance.

A Sherbrooke, le 11 Novembre dernier, la dame de Louis Blanchard, ancien zouave pontifical, marchand, un fils.

Mariages.

A Baltic, Conn. le 26 Novembre dernier, M. Joseph Benoit ancien zouave pontifical, ci-devant d'Acton-Vale, à Delle Odile Pepin, ci-devant de Longueil.

A St. Hilaire, le 26 Novembre dernier, Arthur Goulet, ancien zouave pontifical, marchand, à Delle. Elisa Auclair, fille de Ls. Auclair, cultivateur.

ANNONCES.

C. G. DUROCHER
ARTISTE-PHOTOGRAPHE
Rue Augusta
SOREL.

"Aime Dieu et va ton chemin"



Bulletin de l'Union-Allet

VOL I.

MONTREAL—25 DECEMBRE, 1873.

No. 3

SOMMAIRE.

UNE HAUTE APPROBATION.

PETITE REVUE.—Trois années de persécution.
LE CANADA EN COMPTE AVEC LES Z. P. CANADIENS.
A PIE IX LE GRAND.
LA ST. JEAN 1873.
D'AQUAPENDENTE A ROME.—Une promenade militaire.
ACTES OFFICIELS DE L'UNION-ALLET.
NOUVELLES DE ROME.

CORRESPONDANCE.

M. LE LIEUT. MURRAY.
REPRODUCTIONS.—Le Fantôme du Sacré-Cœur.
UN VÉRITABLE SOLDAT DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS.
SOUVENIR DU MOIS.—Loigny 2 Déc. 1870.
AVIS ADMINISTRATIFS DU BUREAU DE RÉGIE.
NAISSANCE.—MARIAGES.
ANNONCES.

HAUTE APPROBATION.

NOUS avons été honorés de plusieurs lettres de la part de Nos Seigneurs les Evêques de la Province de Québec. Cette haute approbation que nous avons sollicitée comme une bénédiction pour notre jeune œuvre nous arrive comme le plus beau et le plus riche cadeau de Noël et du jour de l'An que nous aurions pu souhaiter.

Nous grouperons dans notre prochain numéro toutes ces marques de haut intérêt et de sollicitude paternelle que veulent bien nous donner ceux que Pie IX appelle ses frères, et de qui nous voulons être et rester toujours les fils soumis et respectueux.

PETITE REVUE.

TROIS ANNÉES DE PERSÉCUTION.

TROIS longues années déjà se sont écoulées depuis que les hordes impies de Victor-Emmanuel, ce brigand couronné, se sont emparées de la Ville Eternelle. Et ces trois années, lecteurs, ont été des jours de deuil et de souffrances pour le Pontife Roi et tous les catholiques de la terre.

Les impies, voyant que le succès couronnait leurs premières entreprises, n'ont pas voulu en rester là. Aussitôt après la prise de Rome, on les a vus, guidés par l'esprit de la haine, organiser la persécution contre ce que l'univers possède de plus saint. Ils ont ourdi dans les ténèbres les complots les plus infâmes, et quand ils virent qu'ils pouvaient faire dans l'impunité tout le mal dont est capable la nature la plus perverse, ils commencèrent à agir ouvertement.

On ne peut classer avec précision les événements qui ont eu lieu dans la Ville des Papes, pendant ces trois ans. Disons, sans crainte de faire erreur, que le gouvernement subalpin a passé tout le temps écoulé depuis son entrée à Rome jusqu'aujourd'hui, à voter des lois iniques pour l'Eglise. Nous ne citerons ici que la fameuse loi relative aux expropriations des propriétés appartenant aux corps religieux. Aujourd'hui, les nombreux monas-

tères qui abritaient de zélés serviteurs du Christ, sont habités par les troupes d'un Roi rénégat. Tous ces bons religieux, toutes ces saintes sœurs, qui étaient les seuls soutiens des pauvres, en si grand nombre depuis que les piémontais battent le pavé de la Ville Sainte, tous ont pris le chemin de l'exil. Victor et son gouvernement ont donc atteint le but qu'ils se proposaient en volant les Etats Pontificaux ?

Cependant le Roi *Galantuomo* s'est félicité, quelque part, « d'avoir fait de Rome la capitale du royaume d'Italie, sans aucun amoindrissement de l'indépendance du Souverain Pontife dans l'exercice de ses fonctions spirituelles et dans ses fonctions avec le monde catholique. » Les discours du Pape, les faits quotidiens qui se passent à Rome répondent à cette impudente et hypocrite assertion. Victor Emmanuel a beau dire, il ne reste d'indépendance au Souverain Pontife, confiné dans le Vatican, que la faculté dérisoire de protester de temps à autre devant le monde catholique, contre l'usurpation sacrilège.

Nous avons parlé des persécutions en haut lieu : disons maintenant un mot de ce que les ouvriers secondaires de la révolution ont fait depuis le 20 Septembre 1870. Toujours attentifs à la voix des chefs, ils se sont montrés en tout de dévoués serviteurs ! C'est ainsi qu'ils n'ont jamais manqué d'insulter les prêtres et ceux que les offices divins réunissaient au pied des autels. Ils se sont même portés à des voies de fait, et souvent les journaux catholiques ont eu à enregistrer de ces scènes dégoûtantes, que l'espace ne nous permet pas de rapporter ici. Toujours, ils ont été observateurs fidèles des ordres des loges maçonniques, et toujours ils ont poursuivi de leur haine et de leurs outrages les personnes et les choses les plus dignes de respect. Ils ont traîné dans les boues l'image du Sacré-Cœur de Jésus et le représentant de Dieu sur la terre a été souvent l'objectif des quolibets les plus orduriers. Néanmoins, les autorités laissaient toute liberté d'action à ces émissaires de Satan.

Et, après tout cela, Victor-Emmanuel viendra se féliciter, dans un discours d'ouverture du Parlement italien, d'avoir fait de la capitale du royaume sans amoindrissement de l'indépendance du Souverain Pontife, dans l'exercice de ses fonctions spirituelles.

Quelle dérision

Pendant que les séides de la révolution travaillaient à cette œuvre de ruine, le père de la catholicité, de son palais du Vatican, où un fils dénaturé le tient prisonnier, a souvent fait entendre sa voix. Toutes ses paroles ont été des paroles de pardon pour ses persécuteurs, et de bénédiction pour les fidèles. Pendant tout ce temps, pendant ces trois années de persécution à outrance, Pie IX est toujours resté ferme. Il a bu le fiel en demandant au Tout-Puissant de pardonner aux enfants des hommes.

L'événement le plus remarquable, le plus important et le plus consolant pour nous, est celui du vingt-cinquième anniversaire du pontificat de Pie IX. C'est le 27 Juin de l'année 1871, que le grand Pape a vu les années de Pierre. En ces jours de bénédiction, tous les catholiques se sont réjouis et l'espérance est venue ranimer les cœurs.

Dans le cours de l'année 1873, un grand malheur a menacé l'univers catholique.

La santé du grand Pontife, l'abandonnant un moment, avait fait croire aux hommes que son dernier jour était arrivé. Une dépêche forgée par les agents de la révolution qui bouleverse actuellement l'Europe, avait annoncé sa mort. Mais le ciel, toujours miséricordieux, a eu pitié du troupeau confié aux soins de ce pasteur, et à l'heure qu'il est, Pie IX est encore là, sentinelle vigilante, implorant toujours Celui qui a fait des promesses de vie à l'Eglise de Pierre.

C'est là, chers lecteurs, ce qui s'est passé depuis le sacrilège du 20 Septembre 1870. C'est-à-dire, que les trois années que nous venons de passer, ont été des années de persécution pour l'Eglise. Pour l'exercice de ses fonctions spirituelles, Pie IX en est réduit à sa petite cour. Tous les moyens de gouvernement de l'Eglise lui sont à peu près ôtés; toutes les institutions hiérarchiques et administratives sont brisées, toute l'organisation de la vie ecclésiastique, dans Rome, est détruite.

La spoliation des biens du clergé, la suppression des ordres religieux achèvent de rendre presque impossible l'action du Souverain Pontife dans l'Eglise. Le Sacré-Collège n'a même plus un lieu sûr pour tenir conclave, et l'élection du futur Pape est abandonnée au hasard des événements. Si Dieu n'avait point assuré à l'Eglise les promesses de l'immortalité, c'en serait fait d'elle dans les conditions où l'invasion de Rome a réduit la Papauté.

Mais le Christ n'a pas abandonné son représentant et le jour n'est pas éloigné où l'on verra l'Eglise sortir de cette terrible épreuve. La tempête ne peut toujours durer, et les flots de l'impie ne peuvent englober la barque du pêcheur de Galilée. Les persécuteurs, dont les actes ne restent jamais impunis, auront leur tour. Et, comme l'a si bien dit un grand écrivain français, M. Auguste Roussel, en parlant de l'érection d'un monument à l'infâme Cavour: « Finalement, l'histoire classe chacun à son rang, et c'est en vain qu'à Paris l'on dresse une statue à Voltaire, et qu'à Turin l'on construit un monument à Cavour, le jour vient où, la vérité pouvant enfin se faire entendre, l'on dira, de l'assentiment du peuple, que Voltaire fut un monstre et que Cavour n'est qu'un grand malfaiteur. »

LE CANADA,

en compte,

AVEC LES ZOUAVES PONTIFICAUX.

NOTRE article sur « La Colonie Agricole de Piopolis, » nous a attiré plusieurs questions, sur les titres que les Zouaves invoquaient à l'appui de leurs réclamations. Les bonnes âmes qui

s'occupent de nous, paraissent prendre un malin plaisir à nous faire observer, que le gouvernement aurait bien tort d'amender le système actuellement suivi de vendre aux riches marchands, la coupe des bois, sur les lots réservés au profit du pauvre colon, seulement pour plaire « à des jeunes gens qui avaient été perdre trois années de leur jeunesse, dans l'armée du Pape. »

Il serait oiseux à nous, de vouloir persuader aux indifférents en matière de religion, que les Zouaves pensaient avancer les affaires de leur salut, en volant s'enrôler sous les drapeaux de la bonne cause. Mais, il nous sera facile d'apprendre, à ceux qui ne croient qu'à ce qu'ils voient, que ces mêmes Zouaves ont beaucoup de titres à la reconnaissance du Canada. Le ministère d'agriculture et des travaux publics, sous le contrôle duquel se trouve le département de colonisation, qui les laisse en souffrance dans ce moment, est leur débiteur particulier, et nous allons l'établir, sans en sortir, en prenant nos preuves dans le département d'Immigration, qui est aussi sous le contrôle du même ministre.

Nous disons donc, que les Zouaves Pontificaux Canadiens ont plus contribué à attirer dans la Province de Québec, une immigration Européenne, saine, amie de l'ordre et religieuse, que tous les agents spéciaux que le Gouvernement Canadien a envoyés en Europe depuis quatre ans, et que les milliers de brochures ronflantes qu'il y a fait distribuer.

Cet avancé peut paraître paradoxal, surtout quand l'on songe que l'Etat sacrifie tous les ans, des sommes énormes pour faire connaître le Canada de l'autre côté des mers, et que les Zouaves ne lui ont pas coûté un centime. C'est pourquoi, si nous établissons cela, nos amis nos ennemis nous concéderont bien le droit de demander une faveur à cet état, au profit duquel, « il se trouve maintenant que nous avons perdu dans l'armée du Pape, deux ou trois ans de notre jeunesse, (au lieu de les perdre aux Etats-Unis.) »

Etant admis que l'immigration est un bienfait pour le pays où elle se dirige, il est très important pour une immense contrée comme la nôtre, de chercher par tous les moyens, à y attirer des hommes parlant notre langue, et pratiquant notre religion. Où prendre ces bons sujets? — L'Hon. Ministre d'Agriculture pour la Province de Québec, écrivait le 1er février 1871, à M. Barnard, qu'il le nommait agent d'immigration pour le continent Européen, « et le chargeait de parcourir le Nord de la France et la Belgique » où il trouverait les émigrants qui conviendraient le mieux à notre province. « Mais avant tout, disait l'hon. ministre, « choisissez une population morale et amie de l'ordre. »

Les émigrants ne laissent jamais la terre natale pour l'étranger, sans avoir au préalable des données, sur l'hospitalité des habitants des lieux où ils dirigent leurs pas, Il est donc très important de faire connaître « dans le Nord de la France et en Belgique » et ailleurs, les richesses, les mœurs et les coutumes du Canada, pour engager leurs bons sujets à y émigrer.

Le gouvernement fait bien ce qu'il peut, croyons-nous. — Il envoie en Europe, des hommes intelligents, bien accrédités et bien renseignés sur leur pays, chargés de se montrer à droite et à gauche, en France et en Belgique, comme échantillon de l'espèce qui a remplacé en Canada les Iroquois et les Algonquins. Ces agents, se présentent chez les Evêques, chez les dignitaires, donnent des diners aux membres de la Presse, répandent des brochures, se promènent en chemin de fer et... reviennent faire rapport. Tout ça, c'est dans l'ordre, ça été fait par tous les gouvernements et ça se fera encore, bien après nous. Mais, comme l'agent n'a pas pu donner à dîner à tout le monde, ni se rendre aimable, autant sous le chaume que sous les lambris dorés, il en résulte bien souvent... du vent, en ce sens, que les dignitaires,

auprès desquels notre agent était accrédité, ont intérêt à ne pas voir se dépeupler leur propre pays, et font au contraire des efforts, pour garder chez eux la population saine, morale et amie de l'ordre.

Nous ne jurerions pas, par exemple du contraire, qu'ils n'ouvrent pas la porte, à tous les désœuvrés, aux communistes, aux déclassés et à tous ceux sans qui la police serait inutile.

Qu'ont fait, pour attirer en Canada, une émigration saine et amie de l'ordre, les colons de Piopolis et les Zouaves qui demandent aujourd'hui quelques secours, ou l'abrogation d'une loi qui arrêtera toujours le développement de la colonisation dans les terres publiques, sujettes aux licences pour coupe de bois ?

Il y a déjà près de six ans, cinq cents jeunes gens, et pourquoi pas le dire, l'élite de la jeunesse catholique du Canada, instruits et bien élevés, ont dit adieu à la Patrie, à la famille et se sont momentanément expatriés; pour aller où ? aux Etats-Unis ? où grouillent, presque dans l'abjection, au delà de cinq cents mille canadiens français ? Non, pour aller offrir leurs vies pour le salut de la Papauté, et l'exemple de leur bonne conduite, à vingt mille soldats venus de toutes les parties du monde et principalement de la France et de la Belgique.

C'est ainsi, que pendant trois ans, le Canada a eu près de cinq cents agents d'émigration en Europe, qui vivaient là, dans la Capitale du monde, de la vie du Canada, qui coudoyaient dans les rangs, dans les casernes, et même sur les champs de bataille que quelques uns rougirent de leur sang, l'élite de la jeunesse de France et de Belgique.

Ces jeunes gens traversèrent l'Europe, drapeau blanc en tête, et ceux dont les écrits sont tant admirés en Canada, M.M. Veuilot, de Riancey, de la Prade et beaucoup d'autres, les saluèrent au passage. Ces maîtres de la pensée dirent à la France étonnée, qu'un pays d'un million d'âmes, qui payait ainsi d'abondance, son denier de St. Pierre, en nature, en envoyant à ses frais, à travers les mers et le vieux monde, 500 de ses enfants, quand 3,000 demandaient à partir, devait être un pays riche et fertile.—Car; disaient-ils, là ou les bons sentiments et le dévouement poussent des tiges aussi vigoureuses, le sol doit avoir assez de chaleur pour pousser de bons grains.

Ceux qui ont suivi nos zouaves à Rome, savent qu'ils n'ont jamais failli et que parmi tant de nationalités différentes, on regardait l'élément canadien comme le meilleur. Aussi les Belges, les Français et tous les autres, nous faisaient-ils causer, et étaient-ils émerveillés de voir des Canadiens, de ce Canada sauvage, méconnu et couvert de neige, qui n'étaient pas antropophages, qui parlaient français, qui avaient tous quelques baïonnettes dans le gousset et qui devenaient leurs meilleurs amis. Car, il faut bien l'avouer, à la honte de nos amis les Français et les Belges, notre arrivée à Rome était redoutée par quelques-uns d'entre-eux, qui craignaient de ne pas trouver d'interprètes pour comprendre notre langue.

Nous disons donc, que retour en France et en Belgique, les zouaves de ces pays, et ils se comptaient par plusieurs milliers, ont fait de nous ce que nous avons fait d'eux. Ils ont parlé et ils ont raconté ce qu'ils avaient appris des Canadiens dans les longues veillées de bivouac, où le soldat aime tant à parler du Pays. Ils ont dit que la population canadienne était sobre et généreuse, qu'elle avait une foi ardente et que presque tous les canadiens étaient riches. (Sic) (car tous avaient plus d'argent au Régiment que les autres nationalités généralement.)

Et justement, les personnages que les agents d'Emigration vont visiter les premiers, à leur arrivée en Europe, les Evêques, venaient

nous voir à notre Cercle où nous vivions de la vie du Canada. Les Evêques Belges et Français s'entretenaient avec nous à Rome, et nous y traitaient comme de vieilles connaissances. Le Cardinal de Bonnechose NN. SS. Pie, de la Tour d'Auvergne. Deschamps et beaucoup d'autres aimaient à fréquenter notre Cercle pour y étudier sur nature, le caractère, les mœurs et les usages de notre pays.

Enfin, tous ceux qui connurent les zouaves canadiens à Rome et lors de leur passage en France, les aimèrent et eurent une haute opinion du sol qui produisait de tels enfants. — C'est ainsi que les Canadiens, qui faisaient un grand acte de foi en allant à Rome, contribuèrent considérablement à faire connaître et bien connaître le Canada, par les jeunes gens instruits et amis de l'ordre qui servirent en même temps qu'eux sous les drapeaux du St. Père.

Des agents d'émigration, envoyés en Europe par le gouvernement de Québec, nous ont avoué que leur mission était devenue comparativement facile, depuis le mouvement des Zouaves Pontificaux en Canada, car ce pays, tout à fait ignoré avant, était maintenant bien connu et justement apprécié.

Nous avons en Canada, beaucoup d'anciens Zouaves Belges et Français qui y sont arrivés depuis la prise de Rome, et nous ne serons pas taxés de forfanterie en affirmant, qu'ils n'y seraient probablement jamais venus, s'ils ne nous avaient pas connus au Régiment.

La France et la Belgique avaient offert au St. Siège le plus pur de leur sang. Les plus grands noms de ces pays, des princes, des ducs, des marquis, des comtes, des barons, tous châtelains et exerçant une grande influence dans leurs domaines, virent les Canadiens à l'œuvre et retournèrent dans leurs pays, y porter la nouvelle que le Canada était un pays privilégié, un digne fils de la France. Ce sont justement ces mêmes personnages, nos anciens officiers, sous officiers et camarades de chambrée et de combat, qui représentent dans leurs arrondissements l'ordre, la morale et les bons principes. Ce sont de plus ces mêmes hommes qui continuent tous les jours à s'entretenir avec beaucoup d'entre nous, au moyen d'une correspondance régulière. Nous sommes persuadés que les Zouaves Canadiens entretiennent plus de rapports avec la Belgique, la Bretagne, la Vendée et le Poitou, que tous les employés du département de l'émigration ensemble.

C'est ainsi, que tout en travaillant à nos affaires personnelles, nous avons avancé les affaires du Canada français et qu'au lieu de nous faire reproche d'avoir perdu deux ou trois années au service du Pape, nos concitoyens devraient nous remercier d'avoir gagné des millions à notre patrie, par la bonne semence que nous avons jetée, dans le cœur et dans l'esprit, des meilleurs représentants de France et de Belgique. Nous reviendrons sur ce sujet.

La poésie a toujours su, mieux que la prose, exprimer l'amour, l'espérance et la foi, aussi nous nous faisons un devoir, un honneur et un plaisir d'ouvrir nos colonnes à une plume dont le Canada ne peut que se glorifier. Cette pièce de vers, dont l'auteur veut rester inconnu, nous est envoyée par l'entremise de la section de Québec; nous prions cette section en remerciant l'auteur de lui dire, qu'il a compris le zouave; nous le remercions ici, publiquement, au nom des Zouaves du Canada, de la contribution dont il a bien voulu honorer notre jeune publication; nous nous joignons du reste, et bien naturellement, au poète pour envoyer à notre Père qui est à Rome, nos cris d'amour, de respect et de dévouement.

A PIE IX LE GRAND

LES ZOUAVES PONTIFICAUX DU CANADA

Saint Père, à tes genoux, nous venons en ce jour,
Déposer humblement nos hommages sincères,
Et redire à ton cœur notre constant amour.
Nous arrosons tes pieds de nos larmes amères,
Car tes pieds sont captifs, et nos cœurs gémissants
Ne peuvent plus hélas ! briser ta lourde chaîne.
Ta chaîne ! Oh quelle pèse à nos bras impuissants !
Se peut-il que tu sois l'objet de tant de haine,
Toi que l'amour embrase et qui fais tant d'heureux ?
O père, c'est pour nous une double souffrance
De ne pouvoir lever ton fardeau douloureux !

Qu'il nous tarde de voir un rayon d'espérance
Dissiper nos douleurs et notre obscurité ;
Qu'il nous tarde de voir la divine parole
Affirmer sa puissance et son autorité ;
Et sur ton front, poser l'éclatante auréole
Que la victoire donne aux martyrs triomphants.
C'est le vœu de nos cœurs, c'est le cri de nos âmes ;
Le ciel exaucera le cri de tes enfants.

Jean fut livré deux fois à des bourreaux infâmes,
Il souffrit comme toi, tu vaincras comme lui,
Pontife bien-aimé, quand ce jour aura lui,
Souviens-toi de tes fils. A ta parole austère
Ils se trouveront tous près de toi réunis.
Parle, et tu nous verras des confins de la terre
Accourir en chantant sous tes drapeaux bénis ;
Car nous sommes issus de la France chrétienne
Et nous voulons rester dans ce siècle sans foi,
Les soldats dévoués de l'Eglise Romaine.
Oui, nous sommes au Christ et nous sommes à toi !
Et toi seul est plus fort que la puissance humaine.
Que ta main nous bénisse. O Saint Père ! O Grand Roi !

LE 27^{ème} jour de Décembre, fête de la St. Jean, patron du Pape actuel, toutes nos pensées d'amour et de dévotion filiale se reportent naturellement vers le Vatican. Nous, les anciens soldats du Pape, tout en permettant à un rayon de joie et d'espérance de traverser nos âmes, à la vue de la Divine Providence, qui prolonge la vie miraculeusement au Père de la chrétienté, cependant, à la fin d'une troisième année de prison, d'outrages sans nombre, que subit celui pour qui, de grand cœur, nous aurions donné notre vie, nous ne pouvons pas nous empêcher de ronger notre frein et de frémir d'indignation à la vue des malheurs dont se plaît à l'accabler le géolier Piémontais et le voleur Subalpin.

Ah ! oui, dans ces moments d'amertume et de silence, où, nous nous redisons ces beaux moments passés à l'ombre du Vatican, dans ces moments, où la foi et l'espérance luttent dans nos pensées contre la réalité de ce qui se passe à Rome, quand nous nous rappelons en 1870 les murs de Rome violés, nous-mêmes, nos camarades dispersés et licenciés, cette Rome que nous aimons souillée par 30,000 soudards, envahie par la canaille franc-maçonne et les rebuts garibaldiens ; quand au mépris des garanties solennelles nous voyons les églises profanées, les monastères pillés, les religieux, les religieuses chassées et mises dans la rue, le Pape lui-même emprisonné, insulté, moqué, vilipendé, menacé même dans sa personne auguste ; ah ! nous nous demandons quand la Providence va enfin tirer le glaive de la justice hors du fourreau et frapper.

Nos cœurs de Zouaves bouillonnent d'indignation et frémissent de rage, et la revanche !..... nous la demandons à grands cris. Et ici il fait bon de dire aux Zouaves du Canada, aux amis de la cause que le vieux régiment, partout où ses soldats se trouvent, conserve le même amour pour le Pape, la même espérance du prochain triomphe, la même foi dans la terrible justice de Dieu. Nos frères d'Angleterre, de France, de Belgique, organisés en Union semblable à la nôtre, attendent avec confiance. Nos frères d'Italie subissent courageusement la persécution, nos frères d'Allemagne marchent tête haute au milieu d'une persécution la mieux conçue et la plus hardiment exécutée, enfin en Espagne, là, nous avons des frères d'armes, qui le sabre au poing, combattent déjà pour la bonne cause. Hardis donc ! à l'œuvre ! que l'année qui va commencer, voit notre Union augmenter et prospérer, nos projets étudiés et préparés avec soin et qu'au grand jour, à l'heure dite, au mot d'ordre, nous soyons prêts. Ce mot là est à Dieu, quand le jour arrivera, quand l'heure sonnera, Son Vicaire sur la terre le dira, nous serons là, et nous répondrons comme au bon vieux temps : présents.

La terrible réalité des faits nous ramène cependant à Rome ; tout y est changé ! nous voyons le Pontife Vénéré Pie IX prisonnier au Vatican ; non loin, le poste de la Royale que chacun de nous pensait un poste d'honneur, quand notre glorieux drapeau en tête et en grande tenue, nous nous y rendions pour veiller à la sûreté du Pape, nous voyons ce poste changé en guichet de géoliers, qui la carabine au bras menacent celui de qui gonou terre nous recevions une bénédiction si ardemment attendue et donnée. Ah ! tout est changé.

Nous ne pouvons donc que baisser la tête, espérer et prier.

Propagation à la dévotion de St. Joseph.

D'Acquapendente à Rome.

C'était le 21 Octobre, 1869 ; il était 6 heures du matin. La cinquième compagnie du troisième bataillon des Zouaves en garnison à Acquapendente et qui, la veille, avait reçu l'ordre de se rendre à Rome, était réunie en face de la Caserne de St. Augustin, et n'attendait que le signal pour partir. Enfin, après s'être assuré que tous ses hommes avaient le sac au dos, le bon capitaine Thalmann ordonna au clairon de sonner le départ, et la colonne, qui se composait de cent quarante braves, se mit en marche.

Le jour était splendide et tous les Zouaves, hollandais, français, canadiens, allemands, avaient la joie dans le cœur. Ils allaient saluer de nouveau les dômes de la Ville Eternelle, revoir leurs camarades et tout cela, uni à l'amour du Pape, leur donnait le courage nécessaire pour entreprendre un voyage d'environ quatre-vingt milles. Avec de telles dispositions, les enfants du père Allet ne pouvaient que prendre les choses du bon côté, et dès qu'ils eurent quitté l'ancienne petite ville d'Acquapendente, ils entonnèrent ces bonnes vieilles chansons de troupier qui, comme l'a dit quelqu'un, abrègent la longueur de la route. Le sergent de C. chanta d'abord *l'Alouette*, un de nos chants populaires qu'il avait appris des canadiens ses amis. Tout le monde se mit de la partie et en moins d'un quart d'heure, le pauvre oiseau fut entièrement plumé.

Mais comme il fallait entretenir le feu, on pria nos compagnons d'armes hollandais de nous régaler des couplets qui se chantent dans la Hollande. Alors un grand gaillard qui, entre

parenthèses, ne ressemblait en rien à l'Achille aux pieds légers d'Homère, fit entendre d'une voix puissante une chanson que, mes lecteurs voudront bien me le pardonner, je n'ai pu retenir. La musique en était charmante, mais les paroles, je frissonne encore quand j'y pense, les paroles ressemblaient au bruit du *tric-trac*; néanmoins, c'était un beau vacarme et, pour la première fois de ma vie, je compris que l'on pouvait mettre en musique les paroles les plus impossibles.

A cet air des Pays-Bas, succéda « En roulant ma boule » puis, enfin, nous montâmes la côte qui conduit au village de Valentano, en envoyant aux échos des montagnes environnantes les notes des « Canards déployant leurs ailes. » Nous venions de parcourir une distance de dix-huit milles en quelques heures et personne ne se plaignait de la fatigue. Nous avions fait ce trajet sans même penser au fardeau qui meurtrissait nos épaules. Le bonheur rayonnait sur toutes les figures, et nous mangémes le contenu de la gamelle proverbiale, avec autant d'appétit que s'il se fût agi de déguster un des fameux plats du gourmet Vitellius.

A Valentano, nous rencontrâmes l'état-major du 3me. Bataillon et deux compagnies qui arrivaient de Montefiascone. Nous avons revu, là, de braves amis. Nous prîmes un peu de repos dans le vieux château de Valentano et, le lendemain, à quatre heures du matin, le clairon annonçait qu'il fallait remettre le sac au dos et continuer notre marche.

Cette fois, nous étions nombreux. Les deux compagnies qui nous avaient rejoints à Valentano, avaient porté notre effectif à près de quatre cents hommes. Comme la veille, nous commençâmes la journée la joie dans le cœur et le courage dans l'âme. Le ciel était, il est vrai, voilé de nuages, mais quand on est soldat, on n'y regarde pas de si près: un peu de pluie ne fait rien à l'affaire, bien que les guêtres blanches s'en ressentent. Ces présages d'une tempête prochaine ne nous empêchèrent pas de crier bien fort, et cinq ou six refrains furent alternativement chantés dans autant de langues. A la fin, l'orage se mit de la partie, et, tout en méprisant l'eau qui venait alourdir nos sacs, et la foudre qui grondait sur nos têtes, nous nous rendîmes jusqu'à Canino, village éloigné d'environ quinze milles de Valentano et aux environs duquel se trouve le fameux château de Lucien Bonaparte. Il était midi et nos estomacs demandaient un peu de nourriture. Les cuisiniers se mirent à l'œuvre et en quelques instants, la soupe fût prête. Mais je n'attendis pas la cuisine préparée par le père Otte, et, accompagné de mon ami le caporal George H., je me dirigeai vers un petit restaurant qui n'avait pour enseigne qu'un vieux jambon entouré de quelques brasses de saucisses. C'est ici que mon ami et moi nous sommes mis à table pour dîner. Quand je dis dîner, je veux parler d'un repas à l'italienne, composé d'une tranche de *mortadella*, d'un pied de salade et d'un morceau de *parmesan*. Cependant, nous nous en serions contentés, si ce sempiternel clairon, toujours prêt à sonner le rappel, n'avait commencé à parcourir les rues en invitant tout le monde à se rendre au quartier et à reprendre armes et bagages. Mais la consigne est une marâtre qui n'entend toujours que le son du *tromba* et, bon gré, malgré, il nous fallut aller rejoindre le bataillon. Le caporal George qui, pourtant, aimait les fanfares, m'avoua avec une franchise ingénue qu'il détestait souverainement l'air que le tromba Mercatelli venait de jouer. Je fus de son avis et nous partîmes à toutes jambes, laissant intacte la meilleure partie de notre dîner. Quand nous arrivâmes, tout le monde était déjà sur pied. Nous fîmes diligence lorsque la colonne s'ébranla, nous étions à nos rangs.

Nous avons encore quinze milles à faire avant d'arriver à

Montalto, village perché sur le haut d'une montagne et où nous devions prendre le chemin de fer pour nous rendre à Rome. Le trajet de Canino à Montalto eut ses incidents. Les chansons jouèrent leur rôle ordinaire, mais les pieds ne se prêtaient pas avec la meilleure grâce du monde à supporter le poids d'un corps brisé par la fatigue. Le caporal George, mon compagnon de table au dîner poétique que nous avions pris à Canino, avait la figure d'un homme qui sort d'un sac de farine.

Il me déclara qu'il ne pouvait plus broncher, qu'il tombait de lassitude, enfin que ses jambes se refusaient à faire le service. Je lui donnai un petit conseil, celui de s'asseoir sur les pierres du chemin et de se reposer. Il suivit en tous points mes instructions, mais le commandant de N., qui n'aimait pas les trainards, cria au caporal de suivre le bataillon. George qui avait compris que le chef de bataillon lui disait de monter dans la voiture qui précédait l'arrière-garde, remercia M. de N. de sa grande bonté et s'appretait à sauter dans le fourgon, quand il entendit son interlocuteur le rappeler dans les rangs et lui lancer des paroles dont la douceur était plus que douteuse. Alors George, tout en se lamentant un peu, reprit son remington qu'il avait déposé dans la voiture et alla rejoindre ses compagnons. Cet incident nous fit bien rire et le sergent-major D., de la cinquième, s'empressa d'aller féliciter le caporal sur l'*heureux* résultat qu'avait eu le conseil que je lui avais donné. George prenait bien les choses et fut le premier à plaisanter sur sa mésaventure.

Le soir, nous arrivions à Montalto, où nous passâmes la nuit et, le lendemain matin, à cinq heures, nous prenions le chemin de fer pour Rome. Puis, à deux heures de l'après-midi, nous revoyions la ville des Papes et nous pressions la main à notre aumônier et à une centaine de compatriotes qui venaient combattre pour la sainte cause de notre Père Pie IX.

Actes Officiels de l'Union-Allet.

SUR la proposition de la Section de St. Hyacinthe les Messieurs dont les noms suivent sont admis Membres Honoraires de l'Union-Allet :

Rev. Petrus Dufresne, Collège St. Hyacinthe; Rev. Messire J. O. Guy, St. Valérien de Milton; Rev. A. Gravel, Evêché de St. Hyacinthe. F. X. Desrosiers, Ecr. N. P., Coaticook; Louis Hébert Ecr., St. Hyacinthe.

M. J. B. Monnier, Montréal, ancien Zouave Pontifical français, médaillé de Mentana est admis Membre actif de l'Union-Allet.

M. C. C. Woodward (ancien sergent au Régiment) de Dumfries House, Old Cunnock, Ecosse est sur sa demande admis membre honoraire de la société.

La résignation de M. Paul de Malijay comme membre du Bureau de Régie de l'Union-Allet est acceptée à l'unanimité des nombres présents.

M. Eugène Varin est nommé conseiller au Bureau de Régie en remplacement de M. P. de Malijay démissionnaire.

Nouvelles de Rome.

Rome, le 25 Novembre 1873.

La Chambre Italienne offre au monde le spectacle le plus ridicule. Malgré toutes les excitations de la presse révolutionnaire et gouvernementale, les députés se soucient fort peu de remplir leur

mandat, les bancs restent inoccupés et la votation des lois nouvelles devient impossible.

C'est un premier démenti que les faits viennent donner au discours de la Couronne qui exaltait l'activité de la vie parlementaire en Italie. Que d'autres démentis de ce genre lui sont réservés !

On dit que la grève parlementaire est en partie occasionnée par une espèce de complot tacite contre le ministre Minghetti.

À la tête de ce complot se trouveraient Lanza, Sella et d'autres membres de l'ancien Cabinet, qui veulent se venger de leur récent défaite sur le Chef actuel des conseillers de la Couronne.

Ils ont eu l'habileté d'accroître encore les divisions de la Chambre et indisposer la majorité de la Droite contre Minghetti. Ce dernier a donc en définitive retiré bien peu de fruits de ses mesures de persécution contre les religieux de la province de Rome, puisqu'il n'a même pas réussi par là à rallier autour de lui les membres éparpillés de l'ancienne majorité.

Quant à la Gauche, elle trouve que les coups portés contre les couvents ne sont pas assez violents, et par suite elle poursuivra avec plus d'aclairement que jamais son système d'opposition. Le ministre Minghetti est donc moins solide que jamais sur ses bases, et à la première question quelque peu sérieuse, il sera nécessairement abattu, Minghetti le sent ; aussi a-t-il l'intention, à ce qu'on assure, de dissoudre prochainement la Chambre. Mais on doute fort qu'il parvienne ainsi à sauver la situation ; il est même probable qu'elle ne fera qu'empirer, car les nouvelles élections grossiront les rangs de l'opposition. L'ex-ministre de Pie IX n'en tombera donc pas moins et sa chute sera plus honteuse et plus ridicule.

La vente des propriétés ecclésiastiques commencée en province se poursuit à Rome, d'énormes affiches placardées sur les murs annoncent pour le 9 du mois prochain la mise à l'encan d'une partie des biens appartenant aux trois basiliques de St. Jean de Latran, de St. Pierre du Vatican et de Ste. Marie Majeure. Comme on le voit c'est aux institutions les plus vénérables et les plus importantes qu'on s'attaque tout d'abord. Il ne faut pas trop s'en plaindre : le monde catholique comprendra mieux la valeur du passage de la harangue royale où il est question de la situation de la Papauté sous le régime de l'Italie.

Le Souverain Pontife a parlé le langage qui convient au Chef de l'Eglise sans avoir égard à la malice et à la puissance de ses ennemis. Dans une audience qu'il a accordée, il y a peu de jours, aux élèves du collège Allemand, il a de nouveau stigmatisé les persécutions qu'on fait subir à l'Eglise en Allemagne, puis il les a exhortés à s'armer de courage, afin qu'à leur retour dans leur pays, ils suivent l'admirable exemple de leurs évêques. Ce noble langage de Pie IX a rempli d'admiration ses jeunes visiteurs.

La station de l'Avent est prêchée cette année à Saint Louis des Français par M. l'abbé Hamon, ancien Vicaire de St. Michel à St. Brieuc, nommé récemment aumônier de St. Louis. Ses sermons attirent un grand nombre d'auditeurs.

L'influence de M. de Bismark sur les affaires d'Italie se fait surtout sentir dans la question de l'enseignement. Le gouvernement Italien frappe à grands coups sur les écoles catholiques. Hier les autorités ecclésiastiques ont ordonné brusquement la fermeture d'une des 4 écoles nocturnes si florissantes sous le gouvernement pontifical et spécialement établies en faveur des enfants du peuple occupés durant le jour.

Depuis longtemps les journalistes révolutionnaires avaient appelé l'attention du gouvernement sur cette école modèle.

Un inspecteur y paraît tout-à-coup hier soir, interroge, examine, trouve tout en bon ordre, loue les maîtres de l'excellence de leur méthode d'enseignement, et par la plus bizarre des contradictions, ordonne, comme je l'ai dit plus haut, la fermeture de l'école. Le prétexte de cette mesure barbare, c'est que les professeurs adoptaient un livre de lecture qui avait le défaut de parler trop clairement des vices de la révolution et des hommes qui sont à sa tête. Ce livre d'ailleurs était en usage dans l'école depuis 1863.

Tout au plus les autorités devaient-elles ordonner d'en adopter un autre ; mais elles ont préféré priver du bienfait de l'instruction plus de 200 jeunes gens du peuple ; c'est plus conforme à leur plan de persécution contre l'Eglise catholique, je dis priver du bienfait de l'instruction, et je maintiens le terme, car les opinions que professent les élèves de l'école interdite les empêcheront de fréquenter une école municipale ou gouvernementale. Voilà donc plus de 200 jeunes gens condamnés à l'ignorance par des hommes qui se donnent hypocritement la mission de la combattre. Il est fort à craindre que les 14 écoles nocturnes n'aient bientôt le même sort.

Son Excellence M. de Corelles était attendu le 20 de ce mois : on ignore le motif qui a retardé son retour.

On dit que Sa Sainteté prononcera une allocution consistoriale à la prochaine réunion des Cardinaux, pour la provision d'un certain nombre d'évêchés vacants. On ajoute que dans cette allocution il parlera de l'état déplorable des catholiques en Allemagne et en Suisse.

La même allocution contiendra, assure-t-on un passage important relatif au discours lu par Victor Emmanuel à l'ouverture du Parlement.

Le Saint Père jouit d'une santé parfaite et reçoit chaque jour un grand nombre de visiteurs des deux sexes. Le traitement barbare qu'on fait subir aux religieux et les persécutions dont les écoles catholiques sont l'objet, l'affligent sans doute considérablement, mais Dieu le soutient au milieu de ces tortures morales que Sa Sainteté endure avec une résignation héroïque. Les catholiques regardent cette résignation comme un gage de triomphe réservé à Pie IX.

CORRESPONDANCE DE FRANCE,

part. au Bulletin. (Extraits)

HIER, 2 décembre, les zouaves français ont célébré, dans leur département, l'anniversaire de la sanglante, mais glorieuse charge de Loigny. Je crois inutile de rappeler aux zouaves canadiens, les péripéties de cette journée de Patay, où sont tombés beaucoup de leurs anciens camarades de Rome. Le général de Charette était parti la veille au soir pour Orléans, d'où il s'est rendu hier matin à la chapelle de Patay accompagné de plusieurs zouaves, entr'autres MM. de Cazenove de Pradines, membre de l'assemblée nationale, de Meckenem, etc.

Les zouaves de Paris se sont réunis rue François Ier., dans la chapelle des Pères de l'Assomption.

Vous dirai-je deux mots de l'encyclique papale, que tous les journaux reproduisent ici à l'envi. Ce qui frappe le plus, c'est la fermeté du Saint Père, pour dire à l'Italie, à la Suisse, à l'Allemagne, combien sont iniques les persécutions qu'elles font subir au christianisme. Lui, le Prisonnier du Vatican, il ne craint pas de lancer les foudres de l'Eglise du Christ contre les persécuteurs. Lui, le Vieillard de 81 ans, exhorte le monde à la pa-

tience et au combat, en face « des flots qui montent de toutes parts, de la tempête qui est grosse, » mais ajoute-t-il, « nous ne craignons pas d'être submergés, car nous sommes plantés sur la pierre : que la mer sévisse, elle ne pourra dissoudre la pierre, que les flots se dressent, ils ne peuvent engloutir la barque de Jésus. »

Je ne veux pas ternir de pauvres réflexions, une page aussi belle.

A. DE MONTEIL

Paris, 3 décembre 1873.

M. LE LIEUTENANT MURRAY

NOUS avons enfin après quelques semaines d'attente pendant lesquelles nous avons craint pour la vie de notre preux chevalier, de bonnes nouvelles à donner à son sujet. Des lettres nous font savoir que sa santé est bonne ; la guerre n'en continue pas moins en Catalogne où les Carlistes ont remportés des succès signalés. Notre ancien a commandé deux compagnies au feu et comme il ne peut parler de lui-même nous disons pour lui qu'il a dû se servir de ce sang froid imperturbable dont il a fait preuve à Canino et à Mentana.

Tout d'ailleurs marche bien, la cause des Carlistes que nous aimons, parce qu'en elle, nous osons y voir le commencement de la revanche catholique armée en Europe, gagne du terrain tous les jours ; Tristany en Catalogne, Don Carlos en Navarre ont défait l'ennemi, pris des armes, munitions et fait de nombreux prisonniers après plusieurs et chaudes journées ; Berga assiégée depuis longtemps par Don Alfonso s'est rendu ; M. Murray a pris part à la reddition de cette forteresse. La cause du Roi gagne du terrain tous les jours.

Dans notre prochain numéro (l'espace nous manquant dans celui-ci) nous donnerons des extraits des lettres de notre compatriote.

LE FANION DU SACRÉ CŒUR.

NOUS croyons faire plaisir à tous nos camarades et à nos compatriotes qui ont suivi la France catholique sur les champs de bataille de la funeste guerre de 1870, en reproduisant la description exacte du fameux Fanion du Sacré Cœur. Cette bannière teinte du sang des Zouaves Pontificaux français à Paray et à Loigny est devenue historique. Nous ferons suivre cette description par un autre extrait racontant la manière providentielle qui la remit aux mains de notre illustre chef M. De Charette.

« Cette gracieuse bannière est une longue bande de 1 m. 50 de hauteur sur une longueur proportionnelle 0 m. 50, échan-crée par le bas vers les deux tiers de la longueur totale. Le fond est une étoffe de soie blanche brodée en application de velours de drap d'or. Le cœur occupe le centre de la partie noire échan-crée, il est figuré par un morceau de velours rouge ; la plaie y est indiquée par un rouge plus foncé. Les flammes qui voltigent au-dessus du cœur sont en drap d'or. La couronne d'épines qui enserme le cœur est de couleur verte. Du milieu des flammes se dégage une croix de couleur sombre. Une légende porte cette invocation : *Cœur de Jésus, sauvez la France.* Les mots *Cœur de Jésus* s'arroudisent en demi-cercle au-dessus du cœur ; les

autres mots, *sauvez la France* se distribuent en trois lignes parallèles légèrement inclinées et occupant l'intervalle libre au-dessous du cœur. Ces lettres sont en velours rouge. Une bordure de dentelle en or court tout le long des contours de la bannière. Un gland termine par le bas ses deux pointes.

Tellé était la bannière en sortant des mains des religieuses de Paray-le-Monial ; depuis, le général de Charette a fait attacher l'étendard à une hampe qui s'aiguise au sommet en un fer de lance ; c'est un souvenir et c'est un présage. Au point où la bannière se suspend à la hampe le général a fait nouer une cravate brodée d'une croix à ses extrémités et du meilleur effet.

Glorieux fanion, resté dans des mains françaises quand les Prussiens empiétaient des morceaux de drapeaux français il passa successivement, pendant cette bataille de Patay désormais légendaire, à huit porte-drapeaux qui tombèrent morts ou blessés en le défendant et qui ont tous laissé les traces de leur sang à côté du Cœur de Jésus ; ces taches sont semées çà et là sur les plis blancs à côté des trous de balles prussiennes. »

Voici comment cette glorieuse bannière fut confié à M. de Charette.

« Ma bannière, disait M. de Charette, ne quittera pas le tombeau de la vierge de Paray. Le jour n'est point venu de la déployer. Quand elle reparaitra, c'est qu'il y aura danger, il faut qu'elle retourne à la peine avant d'aller à l'honneur. C'était un devoir pour moi de la rapporter ici. Au commencement des tristesses de la guerre, les sœurs de la Visitation de Paray brodèrent cette oriflamme du Sacré-Cœur avec cette devise, « Cœur de Jésus, sauvez la France ! » La façon dont me vint cet étendard est providentielle. Il ne m'était point destiné. Les bonnes Sœurs le firent parvenir à M. Dupont, avec mission de le remettre au Général Trochu pour les volontaires de l'Ouest. Paris achevait d'être investi ; M. Dupont dut s'en aller à Tours. J'arrivais de Rome à Toulon avec ceux de mes zouaves qui n'avaient pas été rappelés dans les rangs de l'armée. Nous n'étions pas nombreux. A Lyon, pas moyen de nous faire incorporer. Je vais à Tours ; j'offre mes services à la Délégation ; ils sont bien accueillis. Seulement on me dit : « Vous ne pouvez garder le nom de *zouaves pontificaux* !—Qu'a cela ne tienne, répondis-je, appelez-nous comme vous voudrez, pourvu que nous puissions aller à l'ennemi. Nous reprendrons notre nom quand chacun pourra songer à ses revendications personnelles. Comment allez vous nous nommer ?—*Volontaires de l'Ouest* !—Soit ! » Après cette entrevue, je vais à Tours chez un ami ; il y avait du monde au salon. On me présente : « M. de Charette, colonel des zouaves pontificaux !—Non pas, repris je ; depuis cinq minutes, de par la Délégation de Tours, il n'y a plus de zouaves pontificaux ; ils sont devenus les *volontaires de l'Ouest* ; je suis leur commandant. » Un monsieur s'approche et me dit : « Commandant, j'ai un drapeau de guerre à vous remettre.—Comment ? D'où ? De qui ?—En qualité de commandant des volontaires de l'Ouest, du couvent de Paray-le-Monial, de la part des religieuses. » Il me raconta toute l'histoire de la bannière du Sacré-Cœur. Nous arrivons au 17^e corps, sous les ordres du général de Sonis, ce brave, ce cher de Sonis ! L'ennemi venait. De Sonis me fit appeler : « Général, je voudrais avoir un drapeau avec un emblème religieux, comment le trouver ?—Mon général, la chose est simple ; j'apporte une bannière du Sacré-Cœur qui m'est tombé du ciel à Tours. Mettez-nous en avant, et le 17^e corps tout entier marchera sous un étendard sacré. » Ainsi fut fait. Vous voyez maintenant, mon cher, dit en finissant le général, que la place de notre bannière n'est point à la procession, mais au pied de la sainte sœur dont l'inspiration nous l'avait fait confier. »

UN VÉRITABLE SOLDAT DU SACRE-CŒUR DE JÉSUS.

SI nos cœurs catholiques ont tressailli de joie, en voyant les Zouaves Pontificaux se presser autour de la chaire de St. Pierre, pour la défendre au prix de leur vie, nous éprouverons sans doute un surcroît d'allégresse, en apprenant sur l'un d'eux des détails qui forceront notre admiration pour ce héros chrétien, ses compagnons d'armes à Rome, et ceux qui, actuellement, combattent sous sa sainte bannière, en Espagne. Nous devons d'abord faire connaître à nos lecteurs que ce sont les Zouaves Pontificaux, qui, les premiers ont arboré l'étendard du Cœur de Jésus (*a Putay, Loigny et au Mins, Guerre de 1870.*) et qui ont placé, avec fierté et confiance, sa divine image, sur leurs poitrines guerrières. Mais, celui qui, après s'être le plus distingué à Rome, par son angélique douceur et son intrépidité héroïque, a fait le plus pour cette propagation de cette sublime dévotion, est Don Alphonse de Bourbon, frère de Charles VII qui combat aujourd'hui si courageusement pour le salut de l'Espagne, et pour arriver au trône qu'ont illustré Charles-Quint et tant d'autres rois catholiques.

Avant de donner la parole à l'auteur du récit qui va suivre, disons d'abord que Don Alphonse soutient depuis dix-huit mois, dans les montagnes du nord-est de l'Espagne, une lutte dans laquelle il a eu contre lui toutes les chances humaines, et qui pourtant, n'a été pour lui qu'une suite non interrompue de victoires. C'est là un prodige sans cesse renouvelé dont nous allons donner une explication authentique, dans les lignes suivantes; et en les lisant, tous s'écrieront dans un élan d'admiration : Le Cœur de Jésus est là. — (*Gazette des Familles.*)

« Vers la fin d'Avril 1871, Don Alphonse revenait paisiblement de Malte, avec son admirable et jeune femme Dona Maria de Braganca. Le médecin leur avait conseillé ce séjour, pour une maladie de poitrine dont la princesse paraissait alors atteinte. Par l'effet de ce doux climat, ou ce qui est plus probable, par l'influence d'une bénédiction toute particulière que lui avait envoyée Pie IX. Dona Maria revenait guérie. Les jeunes époux débarquèrent à Marseille; mais la police française alarmée du mouvement des Carlistes, qui commençait à se produire en Espagne, les fit immédiatement conduire à Genève, sans leur permettre de se reposer nulle part. Arrivé en cette ville, Don Alphonse apprend que son frère est sur le point de traverser les Pyrénées et d'entrer en Espagne, et qu'il vient de le nommer capitaine général de la Catalogne.

« Cette nouvelle imposait aux nobles époux le plus douloureux sacrifice.

« Obligé de se rendre de Genève à Perpignan, Don Alphonse se trouva tout d'abord engagé dans une situation humainement déplorable. Il lui fallait commencer la guerre sans soldats et sans ressources, et pour la préparer il devait demander asile à un pays dont le gouvernement était alors l'ennemi des Carlistes. Il était en proie à ces anxietés, lorsqu'il vit arriver, comme un ange consolateur, sa douce compagne, Dona Maria, qui venait lui déclarer que jamais, elle ne le quitterait, qu'heureux ou malheureux, elle partagerait toujours son sort. L'héroïque jeune femme s'était arrachée aux embrassements de sa belle-sœur, la reine Marguerite, qui voulait la retenir auprès d'elle. Elle était résolue à souffrir et à mourir, plutôt que d'abandonner son époux bien aimé.

« Depuis le commencement de 1872, jusqu'au 1er Janvier 1873, Don Alphonse et Dona Maria vécurent en France, au milieu d'alarmes et de privations de tout genre; s'occupant, avec

des fatigues incroyables, à lever une petite armée en Catalogne, où il n'y avait encore que la bande du vaillant Saballs. Cependant, de toutes leurs peines, et de toutes leurs privations, celle qu'ils avouaient être la plus sensible, était la privation des sacrements. Habités l'un et l'autre à communier au moins une ou deux fois, par semaine, ils étaient vivement peiné de recevoir plus rarement le pain des anges.

« Pour la fête de l'Assomption, ils firent à pied, un pèlerinage à un sanctuaire de la Sainte Vierge, situé sur le flanc des Pyrénées, et après environ sept heures de marche, ils eurent le bonheur d'y communier.

« Deux fois dans cette période de fatigues et de dangers, le Cœur de Jésus les sauva des mains de la police française. Une première fois, on entra pour les saisir, dans une maison qu'ils venaient de quitter à l'instant même. Une autre fois, surpris par les gendarmes, pendant qu'ils dormaient, ils n'eurent que le temps de s'élançer, par un bond rapide, dans une sorte de trou, où ils restèrent bien longtemps cachés.

Dieu protégea aussi leur entrée en Catalogne; car, bien qu'on fut à la veille du 1er Janvier, et qu'ils dussent franchir à pied les Pyrénées, en passant par les endroits les plus escarpés, afin de mieux éviter les regards, ils ne trouvèrent, nulle part, de neige, quoiqu'il y en ait toujours à cette époque. Les premières semaines de leur entrée en Espagne, ils durent continuer de se cacher, afin de pouvoir un peu organiser leurs forces.

« A partir de février, ils purent se montrer en public, et dans les premiers temps, leur marche fut un véritable triomphe, tant les bonnes populations de ces localités, s'empressaient à les fêter, comme les sauveurs de leur malheureuse patrie. Partout on les accueillait au cri de : *Vive la religion!* Mais tandis que tout commençait à bien marcher, l'ennemi se mit à ourdir les plus noires trahisons. Au commencement du mois de Saint Joseph, tandis qu'ils traversaient un bois, on tira sur eux, à huit pieds de distance; ils auraient dû être atteints; un pauvre volontaire qui marchait auprès de leurs chevaux, tomba mort, percé de deux balles. On chercha vainement les assassins; ils avaient disparu dans l'épaisseur du bois.

« Quelques jours après, le 23 Mars, après la prise de Ripoll, le jeune prince écrivait : « La victoire d'aujourd'hui a été miraculeuse. Dieu nous aide visiblement. A peine avais-je permis de faire célébrer des messes, que la forteresse s'est rendue à discrétion; après avoir soutenu le siège, pendant vingt-quatre heures. Ma chère Maria a montré beaucoup de courage, et « même trop; car, elle s'est bien exposée : elle entendait sans la « moindre émotion, les balles siffler autour d'elle. Hier, elle « soigna les blessés avec le plus grand dévouement, ne craignant « pas de salir complètement la seule robe qu'elle ait. »

« Ce qui semble vraiment merveilleux, dans les combats qui, dès lors, se succédèrent rapidement, ce sont les chiffres. Les partisans de Don Carlos, qui étaient toujours bien inférieurs en nombre, à l'ennemi, avaient toujours bien moins de morts et de blessés; ce qui, sans doute, prouve l'héroïsme de ces braves, ainsi que la protection évidente du ciel.

« Pour ne pas écrire un livre au lieu d'une simple relation, il faut omettre bien des récits touchants, sur les souffrances de ces deux nobles époux, et sur les grâces continuelles que Dieu leur accorda. Un sacrifice des plus sensibles, pour Don Alphonse, a été la perte de trois vaillants chefs, qui étaient pour lui de vrais trésors. Tous trois sont morts en héros chrétiens. »

« Mais nous anticipons sur les événements : il nous faut reprendre un peu plus haut. Dès les premiers jours d'Avril, le

général républicain Velarde, s'était mis avec un incroyable acharnement, à la poursuite de Don Alphonse. Le jeune prince qu'un mouvement de troupes avait séparée du corps principal de son armée, au siège de Puysarda, n'était accompagné que de quelques soldats. Il dut s'enfuir avec son épouse, sur les sommets des plus hautes montagnes. Ils marchaient souvent des demi-journées entières, dans la neige jusqu'aux genoux, et menant leurs chevaux par la bride, au milieu des précipices remplis de neige; ce qui rendait leur marche, non seulement très pénible, mais fort périlleuse. Les soldats, dit une lettre, n'osaient murmurer, en voyant la patience et la résignation avec laquelle, une jeune et délicate princesse affrontait, sans se plaindre, de telles fatigues.

« Pour elle, sans se douter de son héroïsme, elle écrivait : « Ne me louez pas; ce que je fais est tout naturel; où Alphonse va, il faut bien que j'aille aussi. »

« Trois mois s'écoulèrent de la sorte, pendant lesquels, ils passaient souvent à cheval, jusqu'à trois nuits de suite et d'avantage, prenant tout au plus une ou deux heures de repos, couchés à terre, dans les bois, toujours sur le qui-vive; n'ayant pas, en trois ou quatre semaines, le temps de changer de linge, avec leurs habits tout en lambeaux, et couverts des plus dégoûtants insectes.

« Nul ne peut imaginer ce que nous souffrons, écrivait Dona Maria; c'est un vrai purgatoire; mais nous offrons tout au bon Dieu; car, c'est bien pour lui seul que nous souffrons. Mais, n'est-ce pas une chose terrible qu'on nous laisse périr sans venir à notre aide, et que nous devons seuls, sans argent et sans appui, nous battre pour les intérêts de l'Europe entière! »

La position devenait de plus en plus critique, d'autant plus que les soldats de Don Alphonse, las de marcher, et mourants de faim, l'abandonnaient les uns après les autres. Plusieurs fois, il s'est trouvé seul avec son héroïque épouse et deux ou trois fidèles serviteurs. Si leur cruel ennemi les eut rencontrés alors, ils étaient perdus sans ressources; mais, l'œil de Dieu veillait sur ses généreux enfants, qui se confiaient en lui seul. Huit fois Velarde les environna d'un cercle qui paraissait infranchissable, et huit fois, ils échappèrent sans pouvoir eux-mêmes, disent-ils, s'expliquer la chose autrement que par un miracle.

(A continuer.)

SOUVENIR DU MOIS.

Le mois de Novembre avait vu la glorieuse victoire de Mentana; le mois de Décembre vit la non moins glorieuse hécatombe des anciens Zouaves Pontificaux, qui arrosèrent du plus pur du sang de la France, sous le nom de Volontaires de l'Ouest, les plaines de Loigny le 2 Décembre 1871. Nous empruntons le récit suivant à un officier qui fit cette campagne.

Le général de Sonis, commandant le 17^{ème} corps d'armée de la Loire, tenta de reprendre Loigny sur les Prussiens le 2 Décembre, et il essaya d'entraîner une partie de la 2^{ème} division; mais ces malheureux soldats étaient démoralisés. Le Général pensant que l'exemple de quelques braves pourrait les entraîner, accourant vers les Zouaves; « Ces hommes refusent de nous suivre, dit-il, avec feu au Colonel de Charette, venez, montrons leur ce que peuvent des chrétiens et des hommes de cœur. » Puis se tournant vers les Zouaves: « Vive la France! Vive Pie IX! En avant! » c'était notre vieux ori de guerre.

Le Colonel de Charette déploya ses Zouaves en tirailleurs et à la suite de Henri de Verthamon qui portait le Fanion du Sacré Cœur, ils partirent.

L'ennemi vit approcher cette ligne de tirailleurs et la prit pour une avant-garde. Une pluie d'obus commença à éclater autour des Zouaves, mais ne toucha que peu de monde. Ils avançaient toujours, au pas, alignés et calmes comme de vieux soldats. Longtemps ils marchèrent ainsi sous le feu de l'artillerie, mais quand ils approchèrent du bois, une terrible fusillade les accueillit. Alors ils commencèrent à être décimés. Verthamon tomba des premiers et son sang couvrit la précieuse bannière. Le Général de Sonis, le genou brisé, les commandants de Troussures et de Moncuit, le capt. de Ferron furent renversés en même temps. Le comte de Bouillé avait relevé le drapeau; les Zouaves avançaient toujours, sans répondre. Sur l'ordre donné, ils ouvrirent le feu, puis tout à coup, aux cris de Vive Pie IX! Vive la France! ils s'élançèrent dans le bois à la baïonnette.

L'attaque fut irrésistible. Les Prussiens éponantés se jetaient par terre, livrant leurs armes; d'autres se défendirent, on se battit corps à corps; il y eut là un affreux carnage. Tout céda au torrent et les Zouaves chassèrent l'ennemi fuyant devant eux. C'était alors qu'il eut fallu les soutenir, mais... personne ne vint, et ils allèrent se heurter aux murs qui regorgeaient de Prussiens. Combien n'arrivèrent pas jusque-là! Les deux Bouillé, Cazenove, Traversay, en relevant l'un après l'autre la bannière, des lieutenants, des capitaines, Boischevalier, Vetch, du Reau, Gastebois. Le colonel, dont le cheval était tombé percé de coups, conduisit à pied la charge jusqu'au village, où il fut blessé lui-même.

A la vue de cet ouragan, des masses ennemies arrivèrent, débordant les Zouaves de tous côtés; Le Colonel ordonna la retraite: elle se fit pas à pas, sous un feu terrible et à bout portant. Le sol fut jonché de Zouaves. Le sergent le Parmentier, rapportait la glorieuse bannière du Sacré Cœur, teinte du sang de quatre victimes.

Telle fut cette charge de Loigny désormais célèbre comme celle d'Inkermann et de Palestro.

Au retour on fit l'appel et sur trois cent Zouaves présents au départ, à peine quarante revinrent-ils couverts de sang. Le reste était aux mains de l'ennemi, couché avec les morts sous la neige qui commençait à tomber. Quelles nobles victimes sur le champ de mort! Troussures, Gastebois, Pierre de Lagrange, Wagner, Quéré, Jean de Bellevue, Paul de la Bégassière, Ferdinand de Ferron, les deux Mauduit du Plessis, Joseph de Vogué, Neyron, de Barry, de la Touche, Saulnier, Catherin, de la Brosse, du Bourg, de Suze, Houdet, Villebois, Pontourney, et tant d'autres qui avaient donné leur vie à Dieu et à la France.

Les Prussiens comptaient quatre à cinq mille hommes hors de combat.—(Jaquemont)

AVIS ADMINISTRATIF DU BUREAU DE REGIE.

MM. les Zouaves sont notifiés que le service du Bulletin est fait par le V. Président de la section à laquelle ils appartiennent. Toute réclamation devra donc lui être adressée. Le Bulletin est envoyé franc de port et gratuitement à tous ceux qui sont en règle avec le Trésorier de la Société ou le V. Prés de leur section.

ANNONCES.

"Le Casino de Montréal."

Pour compléter l'aménagement de cette institution, les directeurs ont fait construire une annexe à la Salle de Billards, où les amateurs d'escrime, de boxe et de bâton, pourront s'en donner et en recevoir, à cœur joie.

Les services d'un maître d'armes très expert, ont été retenus.—Les Classes sont ouvertes depuis le 28 décembre courant.

ADMISSION AU CASINO—\$1.00 de droit d'entrée. \$1.00 de souscription annuelle—donnant droit de 9 heures A. M., à minuit, à deux salles de billards, à la chambre de nouvelles, aux salons de jeux et de conversation, au Piano et à la salle de tir.

Les membres désireux de suivre les cours d'escrime, devront s'entendre avec le maître d'armes pour les conditions, qui sont des plus libérales. Quelques salles du Casino seront fermées, vers la fin décembre, pour réparer les fresques, les peintures, les billards et agrandir la chambre de lecture et le café.

Officiers du Casino pour l'année 1873-74.

MESIEURS, ALF. LA ROCQUE, JR., Président.

S. ST. ONGE, Trésorier.

G. A. DROLET, Administrateur.

J. P. MARION, Secrétaire.

P. C. DUPRESNE,

G. BOIVIN,

F. A. QUINN,

JOS. CHAMPAGNE,

L. J. A. SURVEYER,

M. MARTIN, Gérant.

} Directeurs.

Quatre de ces directeurs seront remplacés par élection en Janvier prochain.

J. P. MARION**NOTAIRE**

170 $\frac{1}{2}$, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

Agent d'Assurance sur la Vie—Boîte 230 $\frac{1}{2}$, P. O.

INFIRMERIE DE CHEVAUX

ET

ETABLISSEMENT VETERINAIRE**J. A. COUTURE**

Medecin Vétérinaire Gradué du Collège de Montréal.

BUREAUX : 313 $\frac{1}{2}$, RUE ST. JOSEPH

Ouvert de 8 hrs. A. M., à 7 hrs. P. M.

THOMAS CORRIVEAU**AVOCAT**

LAMBTON, ONT.

G. E. PANNETON**Marchand de**

WINS, LIQUEURS, EPICERIES, CIGARES, ETC.

EN GROS ET EN DETAIL

Place Lavaltrie, en face du Marché

JOLIETTE.

ANNONCES.

E. H. RICHER**LIBRAIRE**

RUE CASCADES, ST. HYACINTHE

On trouve à cet établissement toute espèce de Livres de Prières, d'Ecole, d'Histoire, de Littérature, etc. Papiers de tous formats, Enveloppes, Gravures, Statuettes, Chapelets, Médailles, etc.

Tapisseries, Fournitures de Bureaux, Livres blancs et une grande variété d'articles de fantaisie.

Une visite est respectueusement sollicitée.

E. H. RICHER.

P. ACHILLE BOURGET**EPICIER**

VILLAGE LAUZON, LEVIS.

Aura constamment un grand assortiment d'Épicerics; il informe ses anciens compagnons qu'il espère avoir leurs encouragements.

N. RENAUD ET CIE.

MARCHANDS DE FARINE, GRAINS ET PROVISIONS

34, RUE DES ENFANTS TROUVÉS

MONTREAL.

GUSTAVE A. DROLET**AVOCAT**

No. 41,—RUE ST. VINCENT,—No. 41.

MONTREAL.

P. U. DUPRAT**AVOCAT**

MONTREAL.

HENRI DESJARDINS**MEDECIN**

45, RUE ST. ANTOINE, MONTREAL.

NOÉ RAYMOND**MARCHAND**

ST. HYACINTHE.

EDWIN HURTUBISE

Agent pour le Département Français, Assurance Royale

MONTREAL.

GASPARD BOURGEOIS**MARCHAND-EPICIER**

Encoignure des Rues Ste. Catherine et Seaton

MONTREAL.

A. BENJAMIN CHERRIER**PROPRIÉTAIRE-ÉDITEUR**

DU QUEBEC DIRECTORY

Boîte No. 407 $\frac{1}{2}$,

A la Poste,

15, St. Lambert.

Montréal.